Zeitschrift: Études pédagogiques : annuaire de l'instruction publique en Suisse
Band: 62/1971 (1971)

Artikel: Sur la route de la drogue, avec les hippies
Autor: Segond, Guy-Olivier
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-115907

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Sur la route de la drogue, avec les hippies

On le sait, nombreux sont les adolescents et les jeunes adultes qui, ces dernières années, ont manifesté leur attrait pour les pays du Moyen-Orient situés sur l'ancienne route de la soie, n'hésitant pas à quitter précipitamment une famille, l'école ou un apprentissage.

L'attirance que suscitent ces pays orientaux est provoquée, notamment, par le régime de faveur dont bénéficient certaines substances ou produits hallucinogènes ou psychotropes. Elle découle aussi du fait que le contrôle d'autres drogues y est difficilement possible. En outre, plusieurs facteurs économiques, sociaux et culturels justifient pleinement, auprès de certains jeunes, le départ vers ces pays où des formes d'existence plus authentiques peuvent encore être vécues.

Ceux qui, dans le cadre de leurs fonctions, s'occupent de la jeunesse ont pu remarquer que les jeunes qui envisagent de se mettre sur la route de la drogue, ou qui en reviennent, présentent certaines prédispositions socio-éducatives rendant leur personnalité particulièrement fragile. Ils ont également relevé combien ce phénomène d'attirance, non seulement pour la drogue, mais aussi pour l'abandon pur et simple des formes de vie offertes par la société occidentale, pouvait s'étendre en progression géométrique.

Face à cette situation, les Conseils d'Etat vaudois et genevois décidèrent d'envoyer deux missions sur le terrain. La première se composait du Dr Jean-Jacques Déglon et de M. Pierre Cuendet. Elle séjourna de mars à août 1970 dans les pays du Moyen-Orient, portant l'essentiel de ses efforts sur le milieu hippie. La deuxième mission se composait de MM. Guy-Olivier Segond, directeur adjoint de l'Office de la jeunesse, Christian-Nils Robert, juge des enfants, et du Dr Hugo Ineichen. Elle séjourna en juin et juillet 1971 dans les mêmes pays, portant l'essentiel de son effort sur les problèmes intérieurs et sur les mesures d'ordre judiciaire, légal ou répressif, effectivement mises en œuvre par les autorités locales.

Un premier bilan de ces deux missions complémentaires a été présenté en août 1971, au Congrès de l'Union internationale de protection de l'enfance. Nous avons demandé à l'auteur de ce premier rapport, M. Guy-Olivier Segond, de le résumer à l'intention de nos lecteurs.

Le hippie... Tout au long de l'été, le touriste a côtoyé cet échappé de la société de consommation, faisant de l'auto-stop, quêtant aux terrasses des cafés ou griffonnant sur les trottoirs. Le plus souvent, il l'a considéré avec répulsion, pour la crasse, pour le parfum de la drogue que traîne le hippie avec lui, et même — depuis l'affaire Manson — pour l'odeur du crime. Mais peut-être aussi a-t-il été fasciné, parfois, par ce révolté paisible qui nie la société sans la menacer et semble croire encore au paradis perdu par l'homme moderne.

Ce touriste-là n'avait pas absolument tort: sous l'anticonformisme aux formes banales du hippie qu'il observait se cachaient, bien souvent, une angoisse véritable, un pressentiment juste et une expérience nouvelle. A travers le « hippisme », cet état de savoir tout à la fois mystique et désabusé, le jeune homme ou la jeune fille qu'il regardait retrouvait, avec des milliers d'autres, une hantise vieille comme le monde qui, des compagnons de Pierre l'Ermite à Baudelaire, a taraudé les hommes: celle du voyage.

En renonçant au monde, à ses pompes, à ses œuvres, pour s'enfoncer collectivement dans l'univers de la pauvreté, de l'amitié et des songes, en partant à la recherche du pays où l'homme serait enfin libre, immense et réconcilié avec son frère, les hippies tentent de créer, aux marches de la société industrielle, un monde de la paix, de la liberté, de la solidarité, de l'amour. Dans notre univers violent et compétitif, c'est un appel à un autre type de rapport entre les hommes, c'est l'ébauche d'une révolution non violente, mais radicale parce qu'elle cherche à toucher non plus les phénomènes de la propriété ou du pouvoir, mais celui des manières de vivre. Leur comportement constitue un phénomène de civilisation presque sans précédent dans l'histoire de l'Occident, et c'est pourquoi il est impossible de le traiter par un haussement d'épaules ou par un sarcasme.

Ils sont désormais des milliers d'Américains et d'Européens, en rupture d'école et d'université plus que d'atelier. Ils ont généralement de dix-huit à trente ans, ils ont dit adieu — quelques-uns en pensant au revoir — à la famille, aux feux rouges, à la télévision et à la guerre au Vietnam pour prendre le départ pour cette nouvelle quête du Graal: la marche vers l'Orient.

Certes, le phénomène n'est pas absolument nouveau, et tout au long de la route défilent des paysages chargés d'histoire qui évoquent la longue cohorte des Occidentaux fascinés qui s'engagèrent sur les chemins de l'Orient: Alexandre, Marco Polo, Alexandra David-Neel, Lanza del Vasto... Par contre, ce qui est nouveau, ce sont les motivations de ceux qui partent: les hippies d'aujourd'hui, prenant conscience des imbroglios de la civilisation occidentale, refusant de participer à une société qui leur offre pour seul idéal l'accumulation d'objets, n'acceptent pas une condition humaine qu'ils croient

absurde et sans espoir. Cette génération sevrée d'aventures s'aperçoit alors que seules quelques voies lui sont ouvertes: celle de l'engagement politique, celle du mysticisme, celle du suicide pur et simple... Pour beaucoup de ses membres, l'Inde millénaire, celle des swamis, des gourous, des yogis, celle de la méditation et de l'illumination, représente un espoir et un but.

En un sens, ils refont le grand voyage de leurs ancêtres, géographiquement et idéologiquement, mais à l'envers: depuis deux cents ans, les émigrants ont quitté l'Europe pour la Nouvelle-Angleterre et le Kentucky, puis le Kentucky pour la Californie. Colons d'un nouvel empire, les Etats-Unis, ils furent aussi les conquérants d'une nouvelle société construite sur l'aventure économique, la création de nouveaux biens, la recherche et l'accumulation de la richesse. Et c'est justement cette société, l'or, le pétrole, les usines, les villes gigantesques et polluées, que fuient les antipionniers d'aujourd'hui. Proclamant que leurs parents ont été vaincus par leur victoire sur la matière, ils redécouvrent l'Orient, la pauvreté, les déserts. Et ils marchent vers l'Himalaya, leur montagne et leur mirage.

Quatre grandes raisons à leur départ: le monde est invivable; il ne peut être changé par la politique; d'ailleurs, le changer, c'est le reconstituer; enfin, il n'y a de vérité qu'intérieure.

La politique est une erreur, une ultime illusion: pourquoi détruire cette société pour la remplacer par une autre tout aussi insupportable? Ce qui compte, c'est la vie intérieure: il faut s'arracher au monde, abandonner l'argent et l'ambition du pouvoir, découvrir l'univers intérieur. « Je veux croire que l'Orient réveille l'obsession d'un monde intérieur persécuté en Occident », déclare l'un d'eux devant un tribunal genevois.

Le vrai sentiment religieux, tel que l'éprouvent les hippies, ne peut donc exister qu'en Asie. D'ailleurs, leurs saints se nomment Bouddha, Gandhi ou Lao-Tseu: ils sont d'autant plus admirés qu'ils sont mal connus, et l'Inde n'est un modèle que parce que peu y parviennent et que sa réalité a moins d'importance que son mythe.

Leur marche vers l'Orient sera longue et difficile. Ils progresseront à pied, en auto-stop, dans de vieux bus VW: le prix de l'essence est dérisoire. Ils emprunteront les transports locaux: c'est quelquefois la seule possibilité, et l'aventure assurée. Mais c'est bon marché: Tabriz-Téhéran (600 km.) pour 7 francs suisses; Hérat-Kaboul (1000 km): 6 francs suffisent... Enfin, il y a ceux qui voyagent à cheval: en Afghanistan, il faut simplement avoir de 10 à 40 dollars pour se l'offrir.

Quant à la nourriture, l'on peut survivre sans trop de difficultés: un thé coûte de 5 à 25 centimes, une assiette de riz revient à 50 centimes, un kilo de fruits de 60 à 80 centimes. On peut vivre sur la route de l'Orient avec moins d'un dollar par jour.

Le financement du voyage ne semble pas poser beaucoup de problèmes: Daddy — ou les économies — ont généralement bien fait les choses. Sur place, il peut y avoir quelques difficultés. Tout le problème est alors de se procurer le dollar quotidien. On peut mendier. On peut aussi feindre d'égarer son carnet de travellers: l'American Express rembourse, et les chèques « égarés » seront vendus à bas prix. On peut encore vendre son passeport: les Suisses sont alors enviés, ils peuvent en retirer de 200 à 250 dollars. Ou son sang. Mais le moyen le plus simple reste quand même le mandat en provenance des parents — inquiets — du frère — prévoyant — ou des amis — avisés — qui ont vendu en Europe, à bas prix (dix fois plus), le haschich qui leur est parvenu dans une statuette ou dans un livre. Et puis, en cas de besoin, il y a toujours cette sécurité de l'ambassade ou du consulat qui peut vous offrir un rapatriement.

Décrit rapidement, tout a l'air simple, et il faudrait nuancer: ceux qui s'engagent sur la route de l'Asie braveront tout de même la faim, les hôtels sordides, les douaniers hostiles et toutes les polices. La plupart seront malades. Ils attendront que cela passe, dormiront au bord des routes, grignoteront dans les maisons de thé et repartiront. Ou alors, déçus, ils rentreront: sur 1000 hippies qui quittent l'Europe, il n'y en a guère qu'une centaine qui arrivent à Katmandou.

La migration hippie n'atteint donc pas les proportions gigantesques que l'on imagine communément. C'est là un mythe soigneusement entretenu par les grands reporters, qui évoquent les hordes qui déferlent sur l'Asie, le demi-million de clochards précoces ou de mystiques incompris que l'on retrouvera dans les prisons de l'Iran, dans les cimetières d'Afghanistan, dans les hôpitaux de l'Inde ou les monastères bouddhistes du Népal. En juillet 1971, il n'y avait guère plus de 2000 hippies en Afghanistan (700 Américains; 700 Allemands, Scandinaves et Anglais; 600 d'autres pays). Or l'Afghanistan c'est le pays des hippies, et Kaboul l'endroit de leur grande stagnation: la répression est forte en Turquie et en Iran, la chaleur humide (entre 40° et 50°) est insupportable au Pakistan et en Inde, les frontières du Népal sont difficiles à franchir. Reste l'Afghanistan, où la plupart s'arrêtent, et l'on n'y trouve que 2000 hippies. L'ampleur du phénomène, pour réelle et inquiétante qu'elle soit, n'est donc pas celle que nous imaginons généralement. Il en est de même, d'ailleurs, de la « drogue »: s'il est vrai que l'immense majorité fume régulièrement du haschich, une petite partie des hippies (8 à 10 %) prendra occasionnellement du LSD, et seuls quelques-uns (1 ou 2 %) passeront aux drogues majeures, en injections intraveineuses, faisant ainsi partie de ce que l'on peut appeler les vrais drogués.

On le voit, il y a un certain nombre de mythes en ce qui concerne « la route de la drogue ». Il y en a ici, en Europe: c'est l'ampleur du phénomène que l'on dramatise à l'excès, c'est le nombre de vrais

drogués que l'on exagère. Il y en a là-bas, sur la route de l'Asie. C'est le mythe de la recherche mystique qui devient un alibi gênant à côté de l'effroyable misère des Indiens: dans leur innocence préservée, les hippies ne savent pas grand-chose et doivent aller en Inde pour découvrir qu'on peut y mourir au milieu des rues et qu'à Calcutta il y a une levée des cadavres qui s'apparente à notre levée des ordures.

Et puis il y a le malentendu sur l'Afghanistan: entrer en Afghanistan, c'est entrer dans un royaume moyenâgeux, où les soldats sont de pacotille, où les bâtiments douaniers sont éclairés à la lampe à pétrole, où l'on achète sa femme sans la voir... Le hippie pense arriver dans un paradis: pas de voitures, pas de feux rouges, pas d'interdits, pas de civilisation occidentale. Il a l'image d'un pays verdoyant, montagneux, avec des forêts et des lacs un peu semblables à ceux du Canada.

Il n'en est rien: l'Afghanistan, ce sera d'abord, et surtout, un immense désert de plus de 1000 kilomètres, constamment balayé par un vent de sable brûlant et desséchant, qu'il parcourra pendant des dizaines d'heures, sous un soleil de 50° ou 60°, dans un car d'avant-guerre qui s'arrêtera parce que son moteur prend feu, parce que le système de refroidissement ne fonctionne plus... ou parce que c'est l'heure de la prière. Il fera halte dans quatre ou cinq hameaux isolés, pauvres maisons de torchis abritées dans une oasis, où la misère et la souffrance s'effacent ou se dissipent dans un nuage de haschich. Au long de cette immense traversée, pendant cette épreuve du soleil, du sable et de la soif, il aura, pendant des heures, le temps de penser aux circonstances de son départ. C'est là que le *Petit Prince* prend tout son sens: « A mille miles de toute terre habitée... »

Jusqu'à Hérat, rien n'était encore joué. Mais qu'il quitte Hérat et il aura probablement franchi, sans le savoir, un point de non-retour.

A Kandahar, premier arrêt, il aura quitté notre monde. Dix jours après être parti de son domicile, les derniers tabous s'écrouleront: une heure après notre arrivée à Kandahar, on nous avait déjà proposé 60 kg de haschich, des ampoules de 10 mg de morphine pour moins de 50 centimes et fait sucer de la cocaïne. Nous y sommes restés quelques jours, et constamment nous avons été sollicités par des enfants ou par des adultes. C'est du reste pour les Afghans une activité très lucrative: un jeune garçon que son père utilisait pour transporter du haschich de ses plantations de Mazarel-Sharif à Kandahar prélevait 10 % de la quantité de haschich transporté. En revendant cette dîme, cet écolier avait gagné, en une année, plus de 3500 dollars, somme fantastique pour un pays où l'on peut vivre avec un dollar par jour.

Ce dernier exemple nous incite à dire maintenant quelques mots d'une autre face du problème, celle de la situation intérieure de l'Afghanistan.

L'Afghanistan, qu'est-ce? Un royaume moyenâgeux qui a eu son heure de gloire et qui s'en souvient. C'est un pays terriblement pauvre, sans eau, sans forêts, mais où personne ne meurt de faim, tant l'esprit communautaire est fort. C'est un pays où l'Islam reste puissant: c'est la religion des 90 % des 15 à 20 millions d'Afghans. C'est aussi le pays qui produit — et exporte, car seulement 5 % de la population fume — près de 70 % du haschich mondial.

Qu'en est-il de la répression? Officiellement, il est interdit de fumer du « H » ou toute autre drogue. Il y a même deux interdictions, l'une civile, légale, l'autre, religieuse. Pratiquement ces deux interdictions sont joyeusement enfreintes: il y a 3000 gendarmes afghans, mais les 90 % ne savent ni lire ni écrire. Un agent du Federal Bureau of Narcotics, qui est là à demeure, déclare que la police ne dispose que de trois vrais policiers pour Kaboul et de six autres pour l'ensemble du pays. Le commissaire principal de l'aéroport, qui était simultanément propriétaire de l'hôtel où tout le trafic de « H » passait, a été relevé de ses fonctions: il est maintenant à la direction générale des douanes...

Ce laisser-aller total de la part d'un pays qui est partie à la Convention sur les stupéfiants nous est expliqué, officieusement, avec lucidité, par des hauts fonctionnaires — il est dû à la pression des grands propriétaires terriens, qui s'exerce à la fois sur le gouvernement et sur leurs métayers. Il y a une explication économique: la culture du haschich rapporte dix fois plus que la culture de la tomate ou de la pomme de terre. Il y a une explication religieuse: le Coran interdit de fumer, pas de produire; d'ailleurs, ce ne sont pas des musulmans qui fument, mais des chrétiens.

Les mesures prises restent dérisoires et se heurtent à la passivité des exécutants. Officieusement, on reconnaît parfois l'existence du problème de la culture du « H », mais l'on répond: « Faites donc que vos jeunes ne fument plus, qu'il n'y ait plus de marché, et la production tombera. C'est d'abord votre problème. »

Les quelques lignes qui précèdent le montrent bien: rien n'est simple. A notre sens, les efforts qui doivent être engagés pour maîtriser la situation devraient maintenant se développer dans deux directions: une aide à l'Afghanistan et une action plus efficace en Europe.

Aider l'Afghanistan à surmonter ses difficultés intérieures et à mieux asseoir son économie, c'est l'affaire de la coopération internationale, matière sur laquelle nous n'avons que peu de prise.

Avoir une action plus efficace en Europe est, par contre, davantage à notre portée: cette action doit d'abord, et surtout, être préventive. Nous la voyons se développer à trois niveaux:

— Celui de la prévention tertiaire, qui vise à prévenir la mort des jeunes déjà gravement touchés par l'héroïne. Il implique la mise en œuvre de *centres de désintoxication.*

— Celui de la prévention secondaire, qui vise à éviter la première injection d'héroïne aux jeunes consommateurs de drogues mineures. Il implique la mise en œuvre de *centres d'accueil*, dans lesquels des équipes de travailleurs sociaux, soutenus par des spécialistes (psychiatres, psychologues, internistes, juristes, etc.), doivent être à même d'assurer des prises en charge affective et psychothérapique.

— Celui de la *prévention primaire*, qui vise à « vacciner les jeunes avant qu'ils soient touchés par l'épidémie ». Il implique la mise en œuvre d'une meilleure éducation (brochures d'information, cours dans les écoles, centres d'information).

En outre, il paraît essentiel de porter un effort important sur le dépistage et la lutte contre les trafiquants: les législations doivent être revues et leur sévérité accrue.

Par contre, nous craignons que des actions répressives, policières ou judiciaires, mal nuancées, se révèlent contraires à l'intérêt général en renforçant encore l'angoisse de jeunes arrivés à leur seuil de tolérance: la drogue, pour tous ceux qui sont sérieusement touchés, ne représente que le symptôme de problèmes plus profonds ou plus graves. Il serait donc illusoire de penser pouvoir maîtriser la situation en se limitant à la lutte contre le symptôme, que ce soit d'ailleurs par des mesures policières ou médicales. Ces mesures, pour nécessaires qu'elles soient, ne sont pas suffisantes. Elles doivent être complétées par la mise en place de dispositifs semblables au centre de Sauvabelin, dont on a déjà parlé à plusieurs reprises.

Il faut maintenant conclure: toute l'aventure des hippies serait pathétique, ou dérisoire, si, à travers cette redécouverte du voyage, du pèlerinage, à travers ce mépris de l'argent, voire de la dignité, ne se dessinaient pas quelques éléments d'une morale dont la signification dépasse le monde hippie.

Les hippies chantent la paix, la liberté, la solidarité, l'amour. Dans notre univers violent et compétitif, c'est un appel à un autre type de rapports entre les hommes, un cri de guerre contre les règles de ce que la société industrielle appelle la réussite. Que cela soit naïf est une affaire entendue. Il n'empêche: ceux qui ont connu ce type de vie ne se comporteront plus tout à fait de la même manière dans les bureaux, les usines ou les ateliers où ils retourneront un jour. Ils resteront porteurs d'une parcelle de cette simplicité, de cette douceur, de cette tolérance hippies.

L'universalité voulue, l'appréhension de la planète comme un lieu unique que les hippies parcourent à longueur d'été, sans tenir compte des lois, des régimes ou des frontières, constitue un autre apport du mouvement: des bars d'Ibiza à la plage de Goa, en passant par les hôtels de l'Afghanistan, la pop'music, véritable moyen d'expression et sorte d'espéranto, retentit comme le chant du refus

de la guerre, de l'amitié, de la paix, du goût du voyage. En conquérant les radios de tout le monde occidental, elle est devenue le cheval de Troie hippie dans la société de consommation. Et, grâce à ces mass media qui récupèrent et répercutent, dans ce « village global » qu'est devenu le monde, les messages que lance la jeunesse contre la société technique, la pop'music popularise, à travers ses rythmes et ses paroles, la revendication d'une nouvelle forme de vie, d'un nouveau type de travail et de rapports avec les autres.

De là les objections incontestables: aucune société ne peut bâtir sans tension, sans un effort prolongé et lucide. Même si une autre société peut, et doit, s'édifier en marge de celle qui existe, elle ne pourra naître d'une aventure spontanée et romantique. Là aussi, il faudra de la méthode et de l'obstination. Après le Grand Soir, il y a le premier matin.

Il reste cependant que les hippies, dans leur rupture collective et totale avec les contraintes de la société actuelle, sont en train d'esquisser quelques-unes des solutions aux problèmes cruciaux que pose la société de demain.

A travers leur espérance, leur naïveté et leurs cris, les hippies ont commencé de dessiner, sous les yeux stupéfaits des hommes du Vieux-Monde, un univers inimaginable il y a dix ans: l'esquisse, encore brouillonne, de ce qui pourrait bien être la société du XXIe siècle, une société de paix, de liberté, de tolérance et d'amour.

GUY-OLIVIER SEGOND